en actualise les possibilités par la mise en œuvre du contexte, tandis qu'il n'ignore pas la clausule spondaïque, si rarissime qu'elle soit. Il se souvient aussi de R. LUCOT pour la signification de certains schémas, stylistiquement connotés. Chacune de ces directions de recherche fait l'objet, outre de tableaux chiffrés et comparés, d'excellentes synthèses et de conclusions récapitulatives, qui, très bien faites, résument l'essentiel.

Il ressort de la totalité de ce travail que Prudence pratique une métrique classique, sans que soit exclue la manière de Paulin de Nole. On ajoutera une excellente documentation qui ressort d'une bibliographie riche et complète. Ce livre est ainsi loin d'être consacré au seul Prudence. Par sa démarche comparée, sa diachronie longue et ses résultats comparés, ce livre intéressera donc l'ensemble des métriciens auquel il servira autant de traité de métrique verbale que de concordances riches et utiles.

Jacqueline DANGEL.

Histoire des textes.

Tiziano DORANDI, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques* (Collection l'Ane d'or, 12) : Paris, Les Belles Lettres, 2000, 219 pages.

L'auteur de ce petit livre très suggestif et d'une lecture agréable se propose de retrouver, pour autant qu'il existe des sources qui nous le permettent, les méthodes de composition et les formes de diffusion des textes littéraires antiques, tant poétiques et rhétoriques que philosophiques, encyclopédiques ou techniques. L'entreprise concerne les littératures grecque et latine. Nous trouvons donc sept chapitres, où sont traités successivement : I. L'utilisation de tablettes et de feuilles de papyrus ou de parchemin pour la prise de notes et la rédaction de brouillons ; II. La manière dont un auteur prenait des notes et composait des recueils d'extraits de ses lectures, en vue d'un ouvrage à venir ; III. La question de savoir si un auteur écrivait ses œuvres de sa propre main ou les dictait à un secrétaire ; IV. La pratique de la circulation restreinte de certaines œuvres auprès d'un cercle d'élèves ou d'initiés ; V. La diffusion de l'œuvre considérée comme définitive par son auteur ; VI. La possibilité d'une seconde édition du vivant de l'auteur et par ses soins ; VII. L'existence de variantes d'auteur dans notre tradition manuscrite.

La plupart de ces questions sont familières aux historiens des littératures modernes et contemporaines ; pour l'Antiquité, faut-il le rappeler, nous ne possédons aucun document autographe d'écrivain, à l'exception (p. 53) de ceux d'un notaire et poète amateur de la Haute-Égypte qui vécut au VI^{e} siècle ap. J.-C. : un cas si particulier qu'il en vient pour ainsi dire à confirmer la règle. Les enquêtes de T. DORANDI se meuvent donc exclusivement dans le cercle des hypothèses et des témoignages indirects, où beaucoup de savants l'ont précédé, avec des résultats divers. Les parties les plus neuves et les mieux argumentées de son livre sont certainement celles qui ont trait aux papyrus d'Herculanum et aux ouvrages de Philodème, avec lesquels l'auteur entretient une familiarité déjà ancienne. C'est la raison, sans doute, pour laquelle on a souvent l'impression que la compétence de T. DORANDI et son intérêt le plus vif portent sur la littérature grecque, et que les exemples latins, qui viennent généralement en fin de chapitre, n'ont guère qu'une utilité de complément.

Tout au long de l'ouvrage, les argumentations sont menées soigneusement, mais sans longueurs inutiles; les réponses aux questions posées sont généralement nuancées. Il est rare, en effet, que l'on puisse en ces matières dégager des principes intangibles; le seul nous paraît être celui de la non-existence des droits de l'auteur: une fois qu'un texte est mis en circulation, son créateur n'a plus aucun droit sur lui. Presque partout ailleurs, qu'il s'agisse, par exemple, du dilemme: lecture à haute voix/lecture silencieuse, ou de la question de savoir si les auteurs composaient leurs œuvres en écrivant eux-mêmes ou en les dictant, les réponses sont très variables. Nous apprenons ainsi, p. 39-42, que la méthode de travail de Pline l'Ancien était fort différente de celle d'Aulu-Gelle, au point que les mêmes mots — *adnotationes, commentarii* — ne désignent pas les mêmes réalités chez l'un et l'autre. Le problème d'une deuxième édition procurée par un auteur latin — les *Académiques* de Cicéron, certains recueils d'Ovide ou de Martial, le *Contre Marcion* de Tertullien qui connut même une troisième édition — appelle également des solutions prudentes et différenciées (p. 149). Il est évident qu'il faut tenir compte, dans tous les cas, des époques, des milieux culturels, des genres littéraires pratiqués, et surtout de la personnalité des auteurs. Trop souvent, nous a-t-il semblé, T. DORANDI se contente de nous laisser entrevoir cela, et se hâte de passer à la suite — sous l'effet, peut-être, de directives éditoriales.

Signalons en passant que le mot *membranai*, employé en grec par saint Paul (2 *Timoth.* 4, 13), est en réalité un emprunt au latin *membranae, -arum*, f., que l'on trouve déjà avec le même sens chez Horace (*A.P.* 389); l'analyse des deux textes, menée indépendamment aux p. 17 et 21, montre à quel point le projecteur est braqué sur le grec, au détriment de l'antécédence chronologique et linguistique du terme latin.

Le chapitre le moins achevé est peut-être le dernier. Derrière les variantes de la tradition il est arrivé que l'on soupçonne des variantes d'auteur. Ainsi la Troisième Philippique et l'*Epitaphios* (non cité) de Démosthène présentent un texte en partie double, avec un premier jet et une version définitive. T. DORANDI semble évoquer cette possibilité pour certains passages du *De rerum natura* de Lucrèce « laissé inachevé par son auteur. Dans la plupart des cas, il s'agit probablement d'interventions tardives » (p. 176). La formulation est bien vague. La variante d'auteur est admise pour I, 44-49 = II, 646-651. Il s'agirait « d'un morceau de texte qui n'avait pas encore été placé par Lucrèce ». Mais il y a beaucoup de problèmes de ce genre dans le *De rerum natura*; on ne peut pas se contenter d'en citer un, sans aucune analyse, et d'oublier les autres. Et que faut-il penser de la double tradition des tragédies de Sénèque? Le problème n'est pas abordé. O. ZWIERLEIN présente un stemma qui remonte hardiment jusqu'à Sénèque, mais ne postule une séparation en deux branches qu'après l'année 200. Est-ce si sûr? Y a-t-il des auteurs pour lesquels on puisse établir une distinction entre les variantes qu'ils ont créées de leur vivant, celles qui se sont insinuées dans une édition posthume, et celles que provoquèrent les grandes révisions de l'Antiquité tardive? Pour O. ZWIERLEIN, concernant le théâtre de Sénèque, il n'y a pas de réponse à ces questions (*Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe...*, p. 9). Mais alors, sommes-nous vraiment « dans le secret des auteurs antiques »? Il est à craindre que non: ce secret-là, comme l'immense majorité des autres secrets de l'Antiquité, nous paraît définitivement perdu. Mais on a toujours le droit de rêver.

Hubert ZEHNACKER.

Giuseppina MAGNALDI, *La forza dei segni — Parole-spia nella tradizione manoscritta dei prosatori latini* : Amsterdam, Adolf Hakkert, 2000, 176 pages.

Ce livre de critique textuelle part d'une observation concrète, que chacun peut faire en consultant l'édition d'un ouvrage de prose latin ou grec : il arrive fréquemment que des mots doivent être exclus par des crochets droits, parce qu'ils ne sont que la répétition indue de certains éléments du texte sans effet de sens. Ces perturbations à l'intérieur de la phrase font souvent hésiter sur le texte à restituer. D'où proviennent-elles et que signifient-elles ?

L'explication proposée par G. MAGNALDI tient en ceci : des mots qui dans les manuscrits antiques figuraient en marge ou entre les lignes pour indiquer une correction ou une omission ont été insérés dans le corps du texte par des copistes médiévaux ne comprenant plus le mécanisme de l'usage antique (grec comme latin) qui consistait à écrire en marge la forme corrigée ou restituée mais en la faisant précéder ou suivre du mot voisin à titre de repère.

L'intégration erronée de l'indication marginale provoque la répétition du mot repère et a pour résultat que la phrase offre à la fois la bonne et la mauvaise leçon. Voici un exemple : quand les mss donnent *Sunt et illic specus uasti sunt ingentesque recessus ac spatia* (Sén., *Nat.* 3, 16, 4), la répétition indue de *sunt* et la perturbation syntaxique et stylistique qui en résulte peuvent s'expliquer par une simple dittographie due à la distraction d'un copiste. La première solution qui vient à l'esprit est de mettre entre crochets le second *sunt*. G. MAGNALDI explique autrement la perturbation du texte : le mot *uasti* avait été oublié. Le correcteur l'avait porté en marge et en face de la ligne, écrivant *uasti sunt*, pour signifier : « il faut rétablir *uasti* devant *sunt* » (*uasti* étant le mot omis et *sunt* le mot repère). Les deux mots marginaux *uasti sunt* ont été par la suite intégrés au texte. Il suffit donc à la fois de se conformer à l'indication supposée du correcteur antique et d'exponctuer les mots insérés par erreur pour rétablir : *<Vasti> sunt et illic specus* [*uasti sunt*] *ingentesque recessus ac spatia*, ce qui permet de retrouver aussi bien la construction normale que le rythme de la phrase, notamment pour la place des deux adjectifs. La solution n'est pas toujours aussi évidente parce qu'au cours de la tradition certains copistes ont cherché à donner coûte que coûte un sens aux mots indus et pour cela les ont parfois un peu modifiés ou déformés. Mais l'application sur grande échelle de la méthode confirme la pertinence du principe.

En fait, le livre de G. MAGNALDI présente la synthèse d'une série d'études antérieures et concerne quatorze prosateurs, notamment Cicéron, Sénèque, Tite-Live, Apulée, Suétone, Tacite, et même Galien, soit plus de deux cents passages controversés pour lesquels la méthode appliquée donne des résultats étonnants de simplicité et de (bon) sens. Ce livre s'appuie sur des collationnements minutieux, sur l'examen attentif des plus anciens manuscrits pour guetter ce qu'il reste des points qui étaient apposés dans les antigraphes antiques afin de signaler les mots à corriger. Il présente et discute avec beaucoup d'érudition les diverses solutions qu'avaient pronées, sans comprendre le mécanisme en cause, les principaux éditeurs des textes étudiés.

Louis HOLTZ.

M. Th. WIESER, *Die handschriftliche Überlieferung der Werke des heiligen Augustinus*. Band VIII. Belgien, Luxemburg und Niederlande, nach Vorarbeiten von Barbara GIORGI (Österreichische Akademie der Wissenschaften,

Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte 685. = Veröffentlichungen der Kommission zur Herausgabe des Corpus der lateinischen Kirchenväter, XVII-XVIII) : Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2000, 2 vol., VIII/1. Werkverzeichnis, 414 pages ; VIII/2. Verzeichnis nach Bibliotheken, 338 pages.

Le catalogue général des manuscrits d'Augustin, préparé sous les auspices de l'Académie autrichienne des sciences, est un programme du plus haut intérêt, et aussi de longue haleine, dont la publication a commencé en 1969. Dans une première phase jusqu'en 1979, ont été couverts dix pays d'Europe : l'Italie (1969-1970), la Grande-Bretagne et l'Irlande (1972), la Pologne, le Danemark, la Suède et la Finlande (1973), l'Espagne et le Portugal (1974), l'ex-République fédérale d'Allemagne et Berlin-Ouest (1976-1979). Une longue interruption avait alors fait redouter l'abandon du projet. Mais, depuis 1993, les publications ont repris à un rythme soutenu : Autriche (1993), République tchèque et Slovaquie (1997), Belgique, Luxembourg et Pays-Bas (2000), Suisse (2001), de sorte que l'on commence à entrevoir la fin du programme. En Europe, il ne reste plus à traiter que la France, pour laquelle le travail est déjà avancé, la Norvège, l'ex-Yougoslavie (surtout la Slovénie et la Croatie), la Turquie et certains pays d'Europe de l'Est possédant des manuscrits latins (ex-R.D.A., Hongrie, Roumanie, Pays Baltes, Russie, Ukraine). Hors d'Europe, les collections de manuscrits occidentaux sont riches en Amérique du Nord, plus restreintes en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Amérique latine, en Afrique du Sud et au Japon.

Tous les catalogues présentent une structure analogue en deux parties : la première ou « Werkverzeichnis » est rangée dans l'ordre alphabétique des œuvres d'Augustin (authentiques ou apocryphes), sous lesquelles sont énumérées les copies existantes ; la seconde ou « Verzeichnis nach Bibliotheken » est classée, le cas échéant, par pays, ensuite par villes de dépôt, sous lesquelles sont décrits globalement les manuscrits dont, précédemment, le contenu a été livré de façon éclatée. En appendice au « Werkverzeichnis », sont donnés un index par noms d'auteurs — qui concerne les ouvrages pseudépigraphes — et un incipitaire, réservé aux textes d'identification malaisée. Une bibliographie achève la seconde partie. Au fil des années, les règles de description se sont affinées, spécialement pour les sermons et les florilèges, et la place des instruments de travail (index, incipitaire, littérature secondaire) s'est notablement accrue. Comme on pouvait l'espérer, l'entreprise a trouvé un second souffle à partir des années 1990, quand elle a pu bénéficier des facilités d'identification que procure l'enregistrement électronique des *Opera omnia* d'Augustin et d'une grande partie de la littérature patristique.

Consacré aux trois pays du Bénélux, le travail de M. Th. WIESER apporte quantité de données nouvelles sur la transmission des œuvres augustiniennes. Par rapport aux volumes antérieurs, le phénomène le plus marquant est le nombre élevé de versions en langues vernaculaires, surtout en néerlandais, en raison probablement de l'intérêt accordé par les milieux de la *Devotio moderna* à l'autorité d'Augustin. Mais il faut reconnaître que ces traductions portent le plus souvent sur des textes apocryphes, pastiches ou remaniements d'originaux augustiniens dont la diffusion débuta vers le milieu du XI^e^ siècle.

Un autre intérêt du présent catalogue tient à ce qu'il décrit quantité de volumes exploités au XVI^e^ siècle par deux spécialistes fameux d'Augustin : Martin Lipse († 1555) et son neveu Jean Vlimmerius († 1597), l'un et l'autre chanoines de

Saint-Martin de Louvain, et plus généralement par les *Theologi Lovanienses* dans leur magistrale édition en dix tomes de 1577. L'auteur a mentionné avec soin la provenance des volumes et signalé pour certains d'entre eux les traces d'une activité érudite (cf. VIII/2, p. 66, 73-74, 113).

À mesure que progresse le catalogage, les renvois internes se multiplient, et le nombre des textes non identifiés est en nette diminution. À propos du sermon apocryphe « Misericordia, fratres carissimi, peccatorum est remedium » (VIII/1, p. 404), qui fut adapté dans trois textes différents en vieil-anglais, il aurait fallu renvoyer à J. R. CROSS, *A* Sermo de Misericordia *in Old English Prose*, dans *Anglia* 108, 1990, p. 429-440 (avec édition du texte latin aux p. 431-433). Le *De dignitate sacerdotum*, repéré dans trois témoins des XV^e^ et XVI^e^ siècles (VIII/1, p. 406-407), figure in extenso dans deux incunables imprimés à Paris (G.W. 2947-2948). Le texte attesté en Bruxelles, B.R., 219-21, f. 76v-77, XV^e^ siècle, n'est pas le *Sermo app.* 204, suivi d'une addition (VIII/2, p. 57), mais le *Sermo Casinensis* III, 116-117, dont l'incipit est identique. De même, le manuscrit de Leyde, Periz. Q 17, XII^e^ siècle, renferme aux feuillets 68v-69 non le « sermo 58 ad fratres in eremo », mais le numéro 75 de la même série, sous une rubrique d'ailleurs très énigmatique : « sermo Gelasii de contemplatione generis humani » (VIII/2, p. 263). Enfin, dans Namur, Société archéologique 23, f. 75r-v, a. 1411 (VIII/2, p. 214), un texte non identifié pour l'Ascension est l'une des rares copies connues du *Sermo* Lambot 25 (265 F), édité dans *Revue Bénédictine* 62, 1952, p. 97-100.

Une fois l'entreprise achevée, il est à souhaiter que le contenu des différents volumes soit enregistré sous forme électronique. Beaucoup de travaux deviendraient alors possibles sur les titres des œuvres, la formation et l'histoire des recueils, l'origine et la diffusion des pseudépigraphes. Les catalogues de ce type sont, en quelque sorte, les chantiers archéologiques des philologues.

François DOLBEAU.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CLAUDIEN, *Œuvres*, tomes II, 1 et II, 2, *Poèmes politiques (395-398)*, texte établi et traduit par J.-L. CHARLET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2000, (t. 1) LXXXVIII et 222 pages dont 100 doubles, (t. 2) 227 pages dont 140 doubles.

Une édition et une traduction françaises des œuvres de Claudien étaient fort nécessaires, en raison des multiples insuffisances du travail ancien de V. CRÉPIN; J.-L. CHARLET, qui a entrepris cette tâche en donnant dès 1991 une très belle édition traduite et commentée du *Rapt de Proserpine*, la poursuit avec ténacité en nous livrant ici les grands poèmes politiques des années 395-398, à compléter dans un tome III à venir par ceux des années suivantes ; il n'y aura plus alors (si l'on peut dire !) qu'à rassembler dans un tome IV les *carmina minora*, chaque tome apportant par ailleurs des compléments bibliographiques aux précédents. En attendant l'achèvement de ce monument, nous pouvons lire ici, dès à présent, la partie la plus originale de la production claudianéenne, où l'épopée rencontre le panégyrique ou le blâme en un mélange des genres réussi, typique de l'Antiquité